

habitable de ma Fiat Panda, elles ébauchaient, peignaient, dressaient des mondes, des vies, des temps, des figures, parfaitement matérialisés dans ma mémoire, dans ma voix. Elles sont dans ma voix, je l'espère, moi je les entends. Elles forment tous les paysages : étendues désertiques, contrées verdoyantes, reliefs. La voix de Michel Bouquet est un massif élevé, dentelé. La voix de Vitez un bois de bouleaux traversé de chevaux au galop, celle de Dussollier une campagne à la tombée du soir, bruisante, paisible, secrète. Je les ai tous imités, je reconnais leur timbre à la première inflexion, je les parle inlassablement. J

Un jour, j'envoie aux Éditions Thélème une cassette de démonstration. On me répond. Quelque temps plus tard, j'enregistre, de Platon, l'*Apologie de Socrate*. Je reçois un exemplaire, qui m'est dû avec le chèque, je prends ma voiture. J'écoute. Je rentre.

Déception, migraine, aphasie solitaire. Ma voix n'est pas telle que je l'entends, telle que je la veux, telle que je la profère, de l'intérieur de la tête, de la gorge, de la bouche. Trahison. Elle ne parle pas comme les autres, n'édifie ni ne figure aucun monde, aucun paysage.

Me faudra-t-il attendre, vieillir un peu, connaître quelques épreuves ? Que la voix s'aggrave, que le rythme se précise, que la langue se délie ? Attendre que les années passent, que ma propre voix me devienne étrangère, celle d'un autre ?

Je lis Proust. « Albertine disparue ». Je n'y suis pour personne. Pour que la mort d'Albertine eût pu supprimer mes souffrances, il eût fallu que le choc l'eût tuée non seulement en Touraine, mais en moi.